

Approches pragmatiques et modèles de communication

Gérard Pirotton

Merci de citer la signature et les références : < <https://gerardpirotton.be> >

*« Dans tout système communicationnel, nous avons, en général, affaire à des séquences qui ressemblent plus à la séquence : stimulus-et-réponse, qu'à la séquence : cause-et-effet. Lorsqu'une boule de billard en heurte une autre, il se produit un transfert d'énergie : le déplacement de la seconde boule de billard est fourni en énergie par l'impact de la première. Par contre, dans les systèmes communicationnels, l'énergie de la réponse est fournie par le répondant lui-même. Si je donne un coup de pied à un chien, sa réaction immédiate sera fournie en énergie par son métabolisme et non par mon coup. »
(Bateson, 1980, 159)*

Ce texte était initialement construit pour constituer un chapitre d'une thèse en sciences de la communication. La structure finale de la thèse ayant évolué, ce chapitre reprend son autonomie par rapport au projet initial et peut donc maintenant faire l'objet d'un examen pour lui-même.

Il se conclut par un appel à l'élaboration d'un nouveau modèle de la communication, qui prenne en compte et dépasse les points forts et les limites des trois modèles ici présentés et analysés.

Quel est le propos de ce document ? Établir une histoire des théories de la communication ? Peut-être. En tout cas, il s'agit de bien souligner l'article indéfini, une histoire. Cela permet de relativiser la portée de l'ambition et force à expliciter le fil conducteur à partir duquel cette histoire critique est présentée. Car la cohérence de l'exposé est davantage le fait du regard particulier qui est ainsi posé sur des événements plutôt que dans la mise au jour réussie de la cohérence inhérente aux faits eux-mêmes, et que le travail d'analyse historique devrait précisément dégager. Quel est alors « la porte d'entrée », le fil conducteur de cette section ?

Il sera triple, articulant, autant que faire se peut, différents angles d'approche.

Le point de vue de la complexité, tout d'abord. Dans quelle mesure les différentes théories susceptibles d'aider à penser la communication le font-elles d'une manière qui appréhende les choses en en respectant la complexité ?

Le point de vue de « l'écologie des idées », ensuite, comme le propose Edgar MORIN, (1991) démarche au sein de laquelle il s'agit de prendre notamment en compte les conditions de production de ces théories, le contexte de leur apparition et de leur développement.

Le point de vue métaphorique enfin. Il s'agira ici de dégager les images implicites, l'arrière-plan métaphorique, les métaphores sous-jacentes qui servent de fondement à la formulation de chaque modèle. On reconnaîtra ici une préoccupation inspirée par les thèses de George LAKOFF.

Au terme de cet exposé, on pourra enfin, manière de synthèse, dégager des points de comparaison, systématiser des rapprochements et des distinctions, et poursuivre de cette façon l'explicitation des fils conducteurs annoncés. De plus, cette systématisation servira de point d'appui pour la construction des étapes suivantes du travail.

Autre dimension, la critique des modèles présentés. A cet égard, il n'est sans doute pas inutile de le rappeler : tout modèle est une réduction. Le caractère réducteur de tout modèle fait en sorte que chacun d'eux, nécessairement, relève et néglige, met en lumière et occulte, visibilise et dissimule des aspects différents des phénomènes étudiés.

Dans les pages qui vont suivre, il ne sera pas question de discuter du fait même des modèles, ou de leur utilité ou de leur incapacité à rendre compte de l'ensemble des phénomènes étudiés. Mais il sera davantage question de les décrire en tant que modèles, de souligner les avantages et les limites de leurs pertinences respectives, au vu du contexte de leur apparition et de leur développement, en fonction des images implicites des phénomènes qu'elles supposent et en regard du « tri » spécifique qu'ils opèrent entre les aspects soulignés et les aspects négligés.

Section I : un premier modèle.

L'ORIGINE DU SOUCI, LE SOUCI DE L'ORIGINE.

USA, 1948, au sortir de la Seconde Guerre Mondiale. C'est dans le « BELL System Technical Journal » que Shannon publie son article désormais fameux : « *The Mathematical Theory of Communication* ». Le titre l'annonce d'emblée. C'est bien de la communication dont il entreprend de construire la théorie.

La question qui préoccupe Shannon ? « Comment mesurer l'information. » Voilà bien une question d'ingénieur, confronté, au sein de la *BELL Telephone*, à la question de la capacité de transmission du câble. Et comme un ingénieur, il entreprend de procéder par élimination, pour ne conserver que ce qui est pertinent au regard de sa question : la mesure.

Et dans cette « bataille pour le savoir », il perd, de réduction en simplification, les sujets communicants, la situation d'interaction, et même... la signification !

Confronté à un problème de limite de capacité, il va raisonner dans les termes suivants. La capacité d'un canal est fonction de la vitesse à laquelle il pourra transmettre les différentes unités qu'il transporte. Or, cette vitesse est handicapée, dans le cas de la langue par exemple, par la redondance, c.-à-d. le fait que des unités superflues circulent en même temps que des unités indispensables. Dans cette conception, cette redondance est le fait des signaux les plus prévisibles, au sein d'un message. Aussi, la puissance informative d'une unité

tient-elle à l'improbabilité de son apparition, au sein d'une suite d'autres unités. Parmi l'ensemble des unités d'information possibles qui peuvent successivement se présenter « à la sortie » du canal de transmission, plus une unité sera improbable, plus elle sera informative. Et pour être calculée, cette probabilité présuppose l'existence d'un répertoire fini de signaux - telles les vingt-six lettres de l'alphabet. Conçue en ces termes, une information peut alors être traduite dans une formule mathématique abstraite. (DION ; 1997)

Inutile sans doute de s'appesantir sur la « traduction mathématique » de ce raisonnement, ce qui nous éloignerait du nôtre. Notons toutefois à nouveau que cette approche quantitative ne prend pas en compte la question de la signification des messages. Car c'est davantage au niveau de la combinaison des signaux qu'elle intervient, plutôt qu'au niveau des signaux eux-mêmes pris isolément, en tant qu'unités discrètes du répertoire concerné.

À l'appui de cette approche « probabiliste » de l'information, on cite quelquefois l'exemple de situations concrètes de communication verbale, au sein desquelles le récepteur est capable, à l'occasion d'une pause ou d'une hésitation de l'émetteur, de « deviner » le mot qui allait suivre, voire la fin de la phrase. Or, l'appel à cette situation montre au moins une chose, en complète dissonance avec le cadre théorique qu'il prétend illustrer. Car ce que la participation à une situation de communication sollicite, de la part du récepteur, ce n'est pas seulement une opération de réception et de décodage, mais une activité bien plus complexe. Pour comprendre les messages qui ont été émis dans les instants qui ont précédé, le récepteur a dû mobiliser, ne fût-ce qu'un domaine de connaissance, une

portion de l'univers au sein duquel il a pu, au moment fatidique, « puiser » ce qu'il a donc fini par deviner. Ce qui lui a permis cette production correcte, c'est l'appel à un champ sémantique qui certes limitait le nombre des possibilités, mais qui surtout demandait, pour être constitué comme un univers de sens, l'appel à la signification, dont on vu qu'elle était précisément exclue par la théorie.

De plus, c'est bien cette approche quantitative, cette préoccupation « économique » qui fonde cette définition de la redondance. On sait qu'*a contrario*, Gregory Bateson a proposé une tout autre acception de la redondance, au point d'en faire, non pas un obstacle à surmonter, mais quasi l'essence de toute communication. (BATESON ; 1980,168-182)

Souci de la quantification de l'information, volonté d'économie dans la transmission le long du câble, organisation optimale de ressources limitées en vue d'un coût minimal, réduction au simple d'un phénomène complexe... on reconnaît bien dans ce cadre théorique, la rationalité occidentale "mutilante" comme la décrit Edgar Morin à de nombreuses reprises. D'ailleurs, au sens fort, cette théorie mathématique de la communication est plus précisément une théorie de la « *transmission des signaux !* »

Dans cette réduction, quels constituants de base sont implicitement retenus ?

Un émetteur et un récepteur, tout d'abord. Ensuite, un message et sa nécessaire traduction dans des signaux conformes, codés, un message à « faire passer » par un canal approprié. Au long de son parcours le long du canal, la suite des signaux peut être brouillée par du bruit, qui en gênera le décodage. Ce qui, d'ailleurs, va rendre

nécessaire la tolérance d'une certaine redondance pour pouvoir, en bout de parcours, en recomposer les morceaux...

Je dis « implicitement », car c'est à l'occasion de la jonction de ce cadre avec l'approche cybernétique que cette conceptualisation va avoir lieu.

LE COUP DU THERMOSTAT

Pilotage automatique, robots, automation... telles sont les images généralement associées à la cybernétique, science du « *contrôle et de la communication chez l'animal et la machine* », comme la définit lui-même Norbert Wiener dans son ouvrage fondateur (1948). Les mots-clés de cette théorie : contrôle ou pilotage du processus, rétroaction (ou *feed-back*, c'est selon), voire but à atteindre. Pour fonctionner, ces machines auto-régulées utilisent donc de l'information, qui circule dans les circuits *ad hoc*, une information susceptible de permettre au sous-système régulateur d'apprécier l'écart entre le résultat intermédiaire, à un moment donné du processus et le résultat final attendu. La mesure de cet écart fournit au régulateur les moyens de calculer la correction nécessaire et en transmet l'ordre au sous-système effecteur.

Cette brève présentation permet malgré tout de mettre en avant les principales innovations que la cybernétique apporte dans nos manières de réfléchir. Et il faut pour cela développer quelque peu l'idée de *feed-back*.

Au sens cybernétique du terme, il s'agit d'une information portant sur un résultat momentané, à un moment intermédiaire

d'un processus, une information donc qui va être utilisée pour corriger/piloter/contrôler *l'action en train de se faire*. C'est le cas, classique, du thermostat. Un palpeur va enregistrer, dans une pièce donnée, une température inférieure à celle qui est désirée. Cette *différence* va être convertie en une instruction à destination de la chaudière, qui se met alors en route. Ce fonctionnement de la chaudière a normalement pour effet l'élévation de la température dans la pièce en question, une élévation qui, à son tour, va être enregistrée comme telle par le même palpeur. Une fois atteinte la température désirée, et dans la mesure où il n'y a plus de différence entre la température obtenue et la température désirée, l'ordre de s'arrêter va être donné à la chaudière, jusqu'à ce que, la température ayant à nouveau significativement baissé, l'opération ne recommence.

Or, dans ce *circuit*, si le fonctionnement de la chaudière est la *cause* et l'élévation de la température est *l'effet*, on voit quelques instants plus tard que cette même élévation de la température arrête le fonctionnement de la chaudière. L'effet est devenu cause, l'effet a *rétroagit* sur sa cause. C'est ce qui fait dire à Bateson que les machines cybernétiques sont des systèmes qui « sont toujours *conservateurs* de quelque chose. » (BATESON ; 1980,186)

Prise en compte de la dimension temporelle, réintégration de la dimension téléologique, conception circulaire de la causalité, autorégulation... voilà qui pourrait suffire à caractériser l'épistémologie cybernétique. Encore que le terme d'autorégulation soit quelque peu usurpé en ce qui concerne les machines ! Car si le concept de régulation permet bien de rendre compte de leur fonctionnement, il

faut tout de même rappeler que cette régulation est structurée autour d'un but et que ce but a été fixé par un concepteur. La machine cybernétique n'est pas pour grand chose dans ce pour quoi elle a été conçue. Il suffit d'ailleurs de la mettre devant une situation non prévue lors de sa conception, ou d'introduire « *du bruit* » dans ses circuits d'information pour la mettre en échec. Ce sont précisément ces limites qui fourniront l'occasion de construire ce qu'on appellera par la suite : la « seconde cybernétique ».

LA VICTOIRE DU CODE.

O n l'a vu plus haut : la théorie mathématique de la communication a donc procédé par réduction, simplification, suppression du superflu... Comment alors une théorie à ce point limitante a-t-elle pu avoir un tel succès ?

Divers facteurs peuvent sans doute être avancés pour fournir des éléments de réponse à cette question.

La cybernétique, tout d'abord. L'information est constitutive des machines cybernétiques. Une théorie qui permette de conceptualiser cette donnée essentielle ne pouvait qu'être bien reçue. De plus, certains de ces aspects, liés à son substrat matériel, convenaient parfaitement à l'univers des machines : câblage, codage, transmission... tout cela peut, sans trop de problèmes, être transféré au monde de la cybernétique. Cela valait bien quelques petites incohérences épistémologiques !

Comme le raconte notamment Yves Winkin (1981), la toute neuve cybernétique, mise en pratique durant la guerre à l'occasion du perfectionnement du tir anti-aérien, va chercher au sortir de la guerre à se donner un cadre théorique. Les colloques de la

Macy Foundation notamment vont offrir la possibilité de poursuivre la réflexion théorique dans un domaine où il avait surtout fallu inventer et mettre en œuvre, plutôt que conceptualiser. Cette théorie mathématique de la communication arrivait donc à point nommé.

Pourtant, la linéarité des câbles téléphoniques et la causalité circulaire de la rétroaction de l'effet sur sa cause, n'auraient pas dû faire bon ménage.

Toujours quant aux liens avec la cybernétique, il faut sans doute mentionner, à propos de la plupart des chercheurs concernés, une culture scientifique commune, un goût commun pour la manière « ingénieriale » d'aborder les problèmes. Shannon est d'ailleurs un ancien élève de Wiener. Une anecdote significative de ce fait est à nouveau racontée par Yves Winkin (1981,36). Bateson, qui avait sans doute mieux entrevu la force novatrice de ces idées, a tenté de convaincre Wiener de les appliquer aux sciences sociales.

« Wiener déclinera toujours, estimant que les "sciences humaines sont de très pauvres bancs d'essai pour une nouvelle technique mathématique". (WIENER : 1948, 34) »

Une autre raison de ce succès : la conformité de cette approche à l'épistémologie rationaliste dominante en Occident. Celle qui procède par décomposition d'un objet à étudier en éléments distincts, entre lesquels on entreprend d'établir des liens de causalité simple, quasi mécaniste... Celle qui installe entre le sujet connaissant et son objet de connaissance un rapport de distinction, de séparation, d'instrumentation... Celle qui soutient que comprendre se décline comme un projet de maîtrise, à la manière

d'Adam qui, par l'acte même de nommer les animaux du Jardin, en prend possession...

On peut aussi observer que ce modèle fait la part belle à celui qui détient le rôle de l'émetteur. C'est lui qui prend l'initiative de la communication. C'est lui encore qui élabore la signification du message. C'est lui enfin qui, après l'avoir codé, l'envoie dans le canal approprié. Celui à qui revient le rôle de récepteur, quant à lui, se borne à recevoir le message et à le décoder, dans une opération quasi automatique, en ce sens qu'il maîtrise autant que l'émetteur le code que celui-ci vient d'utiliser. Cette prédominance de l'émetteur dans cette séquence de communication ainsi découpée va manifestement de pair avec une conception hiérarchisée des rapports sociaux... et flatte d'égoïsme de l'émetteur.

Les moyens de communication de masse, par les dispositifs techniques qu'ils utilisent et par la séparation physique qu'ils impliquent entre les « professionnels » et leurs « clients » ont sans doute aussi fourni un surcroît de plausibilité à cette théorie. Était-ce la seule théorie disponible ? Toujours est-il que c'est bien en ces termes que ces professionnels conçoivent leur travail et en ces termes qu'aujourd'hui les futurs professionnels sont (encore ?) formés. (MEUNIER : 1994)

Dans un ouvrage passionnant, Philippe BRETON (1992) montre comment les discours d'accompagnement de ce nouveau cadre théorique et singulièrement les écrits de Norbert Wiener, peuvent être décrits comme une utopie. Dans L'utopie de la communication, il explique comment ce discours d'unité (re)trouvée pour l'humanité, grâce au développement des sciences et des technologies de la communication, qui apparaît au sortir de la

seconde guerre mondiale, trouve en cette circonstance historique un contexte propice à sa réception et à son développement. C'est de plus un discours qui présente la particularité d'être dans l'histoire la première utopie qui mette en avant, non un contenu substantiel, mais une communication valorisée pour elle-même, indépendamment de son contenu.

A toutes ces raisons, dont la liste pourrait sans doute être encore complétée, j'en ajouterais volontiers une, relative aux conditions de réception de cette théorie, au monde culturel où cette modélisation de la communication est apparue. Ici, on ne peut éviter l'hypothèse qu'une telle théorie correspondait en fait à une conception culturelle implicite du phénomène de la communication, une représentation largement généralisée qu'en quelque sorte, cette théorie venait, mathématiquement légitimer, scientifiquement cautionner. Cette représentation préalable de la communication, cette conception culturelle généralisée, Michaël REDDY (1979) propose de l'appeler : « *la métaphore du tuyau* ».

LA MÉTAPHORE DU TUYAU

« Tout se passe comme si le seul élément que Shannon ait pu léguer aux non ingénieurs soit l'image du télégraphe qui imprègne encore le schéma d'origine. On pourrait ainsi parler d'un modèle télégraphique de la communication »
(WINKIN ; 1981:20)

En quels termes la langue (anglaise, en l'occurrence) rend-elle compte de la communication ? Si le langage dispose de mots et d'expressions pour parler de la communication, quels réseaux sémantiques mobilisent-ils ? A quelles images sont-ils associés ? A partir de quelles analogies des

situations de communication sont-elles pensées ? Telle est l'étude que Michaël Reddy a entreprise, dans une approche empruntant à l'anthropologie culturelle et à la linguistique. Il dégage alors les caractéristiques d'une image sous-jacente de base, qui structure, pour les locuteurs de langue anglo-américaine, leur conception de la communication. Cette « métaphore du Tuyau », qui imprègne quasi tout le langage *sur* le langage, est caractérisée par différents traits :

1. l'esprit est un réservoir d'idées ;
2. les idées (les significations) sont des objets ;
3. les expressions linguistiques sont des réservoirs (destinés à contenir les idées objets) ;
4. la communication est une émission (*sending*).

Pour illustrer cela, on pourrait prendre quelques exemples en langue française : « Qu'est-ce qui a bien pu te mettre une idée pareille dans la tête ? - Une idée m'a traversé l'esprit. - Avec lui, la communication ne passe pas - Tu as certainement une idée derrière la tête - Rentre-toi bien ça dans la tête - Elle a réussi à faire passer l'essentiel de son message - J'ai un peu de mal à rassembler mes idées... »

On n'est sans doute pas très loin des expressions anglaises à partir desquelles Michaël Reddy a mis à jour cette « Métaphore du tuyau ».

Selon cette métaphore, que font les partenaires d'une situation de communication ?

Celui qui prend l'initiative de la communication, celui qui a « quelque chose

à dire », va devoir chercher des idées « dans son esprit », « traduire » ces idées qu'il veut « faire passer » et les « mettre dans » des mots appropriés. Ces mots vont ensuite être « envoyés » au destinataire, par le canal adéquat, capable de « conduire » ces mots à bon port. Le récepteur va alors devoir "ouvrir" ces mots-réceptacles (aller voir « derrière » les mots, comme le dirait sans doute plus volontiers une personne d'expression française) pour voir quelles sont les idées qui s'y « cachent ». Telle est donc, selon Michaël Reddy, l'entité conceptuelle qui nous permet d'appréhender une situation de communication, une conception qui se reflète automatiquement et quasi inconsciemment dans le langage même par lequel nous décrivons/pensons des situations de communication. Selon Michaël Reddy, une proportion écrasante des expressions du langage sur le langage ont pour base cette « métaphore du tuyau ».

Mais si cette métaphore de base marque de son empreinte le langage courant, elle est également présente, implicitement, dans les différents discours théoriques sur la communication. Dans un article consacré à cette question, LAKOFF et JOHNSON en appellent d'ailleurs à la production par les chercheurs de nouvelles métaphores qui permettraient de penser et d'appréhender les aspects de la communication que la Métaphore du Tuyau néglige, voire occulte. (Voir aussi PIROTON ; 1994)

Cette approche permet de mettre au jour l'existence, en langue anglaise tout au moins, d'une structure sous-jacente qui, tel un modèle simple, schématise une situation de communication en un cadre au sein duquel quelqu'un cherche les mots adéquats pour rendre compte de ses idées, avant de les faire parvenir à son destinataire. La mise au jour de ce fond conceptuel implicite dans la langue anglaise

permet de décrire sous un autre angle le contexte de réception du « modèle télégraphique ». Elle permet d'insister sur le fait que le succès de ce modèle tient, pour partie, en sa conformité à une représentation dominante quoiqu' implicite dans la culture anglo-saxonne, voire occidentale.

LES FORTUNES du MODELE du CODE

C onçu à l'origine dans un contexte ingénierial et de servomécanismes, ce schéma de base du modèle télégraphique a bien sûr inspiré de nombreux travaux dans d'autres champs disciplinaires, des travaux dont il serait sans doute vain de tenter l'inventaire. Quelques exemples significatifs, toutefois.

Ainsi de la psychologie d'inspiration « scientifique », le behaviorisme, qui ne pouvait que s'accommoder de ce schéma linéaire : la suprématie de l'émetteur venait faire écho à la prédominance du « Stimulus » et l'opération de décodage, confiée au récepteur, à l'autre bout du canal, s'accordait parfaitement à la « Réponse » de l'organisme ainsi stimulé. En ce sens, l'approche behavioriste a sans doute représenté, pour le modèle de Shannon, une porte d'entrée toute désignée dans le champ des sciences humaines.

Autre exemple : dans l'effervescence de publications de l'immédiat après-guerre, on compte la contribution de Laswell (1948), qui vient ainsi entrer en résonance avec le modèle de Shannon. On sait que cinq questions (5W) permettent, selon lui, de distinguer cinq objets d'étude pour qui s'intéresse à la communication : « *Who says What, to Whom, through Which channel, with What effect?* » Et l'on retrouve ici, sans mystère, les postes isolés

par le cadre théorique du télégraphe : l'émetteur, le message, le récepteur et le canal. Une particularité non négligeable : l'évaluation de l'effet, qui situe bien ce cadre conceptuel dans l'épistémologie de la « causalité linéaire ».

On ne peut pas ne pas citer également, à la suite d'Yves Winkin,

« l'analogie frappante entre ce schéma de Shannon et le modèle de la communication verbale que Roman Jakobson propose en 1960 ». (1981;19)

	Contexte
Destinateur	MessageDestinataire
	Contact
	Code

Pour Jakobson (1963), chacun de ces six facteurs correspond à autant de fonctions du message, fonctions qui sont toutes présentes, à des degrés divers. On peut alors caractériser un message particulier par celle de ces six fonctions qui prédomine. Pour les énumérer : les fonctions référentielle, expressive, conative, phatique, poétique, et métalinguistique.⁽¹⁾

Redisposées en un schéma d'ensemble, ces six fonctions peuvent alors se présenter ainsi :

⁽¹⁾ *Expressive* = de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle ;

Référentielle = (dénotative, cognitive) contenu informatif, ce dont on parle ;

Poétique = accent mis sur le message, pour son propre compte, mise en évidence du côté palpable des signes ;

Phatique = vérification que le circuit fonctionne

Métalinguistique = le langage-parle des objets ; le métalangage parle du langage ;

Conative= orientée vers le destinataire.

	référentielle	
expressive	poétique	conative
	phatique	
	métalinguistique.	

Ce schéma de Jakobson va établir la jonction avec la linguistique saussurienne : un autre accent va dès lors émerger : le code.

Saussure opposait « langue » et « parole ». Pour lui, dans ses efforts de compréhension, la linguistique devait exclure les sujets parlants concrets. Et la langue s'analyser comme un code qui articule signifiant et signifié...

Ferdinand de Saussure n'était sans doute pas dupe du fait que le langage est un phénomène polymorphe, susceptible de relever de différents niveaux, de différents domaines de l'activité humaine et qu'il pouvait donc se laisser analyser, pour chacun de ces aspects, par différentes disciplines scientifiques : biologie, physiologie, psychologie, sociologie, philosophie, etc. Mais pour fonder une science, il fallait lui définir un objet et pour ce faire, il procéda naturellement selon les canons de la démarche scientifique classique : distinguer, séparer, isoler, etc. Dès lors que deux interlocuteurs appartiennent à la même communauté linguistique, on peut considérer qu'ils utilisent un même code et ce code devient alors, en soi, un objet d'étude, un objet dont les interlocuteurs sont « exclus ».

Analyser ainsi la langue en termes de relations bi-univoques entre signifiant et signifié ne peut se faire qu'au prix de multiples réductions, comparables à celles du modèle de Shannon : le rapprochement entre ces deux cadres conceptuels s'en trouvait facilité.

Au fil des discussions et des applications auxquels il a donné lieu, le modèle a fait l'objet de différents « ajouts et perfectionnements », comme celui du *feed-back*. Pourtant, ces modifications, loin de remettre fondamentalement en cause le modèle, y ont apporté des aménagements d'ordre mineur, dans le but d'élargir le nombre des cas où il trouvait à s'appliquer. L'idée de *feed-back*, issue de la cybernétique, rendait plus plausible l'application à des situations de communication interpersonnelle, par exemple. Toutefois cette notion, intégrée dans l'appareil conceptuel du modèle, se contente d'en inverser la linéarité : c'est le Récepteur qui, cette fois, en une réaction du type Stimulus-Réponse au message précédemment reçu, assume à son tour le poste d'Émetteur. Or, la notion de *feed-back* ne peut donner son plein effet heuristique que dans la mesure où elle intervient comme concept destiné à rendre compte des éléments régulateurs d'un processus en train de se faire, un processus auquel les interlocuteurs participent, l'un et l'autre, au même titre. Mais cette acception de la notion de *feed-back* entraînerait alors un réel « changement de paradigme, » un paradigme qui fera précisément l'objet de la section suivante.

Dans le champ des sciences humaines, on connaît le succès de la notion de code, un succès dû sans doute pour partie à la prégnance du structuralisme ; mais c'est aussi le cas en biologie avec le fameux « *code génétique* », issu des travaux de la biologie moléculaire sur les problèmes de l'hérédité. Ce qui se transmet, d'une génération à l'autre, c'est un « programme » chargé d'assurer la conformité de la copie à l'original, un programme écrit en un code que la biologie moléculaire se donne précisément pour projet d'élucider. On parle ici de transmission d'information, de programme

et de code génétiques, etc. L'actualité du décodage du génome humain est là pour le rappeler.

Ici, il faut bien comprendre les raisons de l'intrusion du code en biologie, en quoi il est apparu à un moment donné, comme une réponse possible à un problème.

Pour l'observateur, les organismes vivants semblent orienter leur développement vers un but. Or, ce constat est incompatible avec une conception cartésienne de l'explication, pour laquelle bien sûr, la cause doit se situer, dans le temps, avant l'effet et non après, comme ce serait le cas, avec la notion de but. Dès lors, l'idée d'un programme qui « guiderait » le développement d'un organisme, à la manière d'un programme qui guide les machines à traitement automatique de l'information, satisfaisait à cette existence de l'épistémologie cartésienne.

Car le programme, en tant qu'explication, intervenait bien avant le développement observé. Par ses instructions codées, le programme « pousse » le développement de l'organisme « devant lui », tandis que le but le « tirait derrière » lui, ce qui était inacceptable, du point de vue de l'explication causale. (ATLAN ; 1979)

* *

*

On peut arrêter ici cette (dé)monstration : poursuivre la narration des fortunes et des malheurs du modèle du télégraphe, dans ses moindres méandres ne produirait sans doute rien d'autre qu'un vain effet d'accumulation ou une dérisoire prétention encyclopédique. Mais aussi tentative d'autant plus vaine voire désespérée, que la critique du « Modèle du Code » a déjà été

entreprise par les meilleurs auteurs et sans doute de manière plus aigüe. Il est alors plus judicieux ou économique de prendre appui sur ces travaux, plutôt que de prétendre ici les concurrencer ou, pire encore, feindre de les ignorer. Et cela d'autant plus que, en ce qui concerne notre propos, des précisions et des développements complémentaires risquent de ne pas nécessairement apporter d'éléments significativement neufs.

Aussi, avant de poursuivre, dans les sections suivantes, l'examen d'autres modèles théoriques susceptibles de penser la communication, il peut s'avérer utile de faire de point, de façon synthétique, sur les éléments rassemblés jusqu'ici et notamment de s'expliquer sur les raisons qu'il peut y avoir à consacrer cette longue section à un modèle déjà abondamment décrit et commenté.

Tout d'abord, parce que ce modèle représente, historiquement, la première approche scientifique de la communication. A ce titre, il constitue une référence par rapport à quoi tout modèle alternatif se doit de « se positionner ».

Ensuite parce que, même abondamment critiqué, ce modèle est encore largement utilisé, soit explicitement, soit implicitement, en de nombreuses occasions. Et ses multiples résurgences s'expliquent sans doute par les raisons de son succès, décrites dans les pages précédentes.

Et enfin parce que, puisque notre souci est de rendre compte des situations de formation et d'apprentissage, il est largement explicatif de nombre de ces situations, comme on aura l'occasion de l'examiner, dans la suite.

Dans cette première section, j'ai donc présenté le modèle télégraphique de la communication, non seulement dans sa

formulation, le contexte de son apparition et l'usage qui a pu en être fait, mais également dans les différentes critiques qui lui ont depuis été adressées.

Parcourons maintenant les mêmes étapes, dans la section suivante, concernant une autre approche du phénomène complexe qu'est la communication.

Section II: l'approche Pragmatique.

Dans cette section, un deuxième mode d'appréhension de la communication, que l'on peut regrouper sous le terme générique de l'approche pragmatique. Pour la clarté de l'exposé, il faut toutefois distinguer deux grandes origines au sein de ce regroupement, deux origines dont, à l'analyse, les options de fond peuvent se rejoindre et autoriser à les regrouper dans une seule section de ce travail.

D'une part, la pragmatique linguistique, à laquelle nous ne réserverons qu'un bref examen et d'autre part, la pragmatique psychosociologique. Pourquoi peu développer ici la pragmatique linguistique ? Pour diverses raisons. Ne pas prétendre à l'originalité, tout d'abord. Les ouvrages existent qui ont entrepris une présentation de synthèse de ce courant et je me contenterai d'y faire référence, en une présentation bien schématique des apports

de ce courant. ⁽²⁾ La continuité de l'exposé, ensuite. Ce qu'on appellera « l'École de Palo Alto » s'est manifestement construite, tout à la fois à l'encontre et en référence au modèle télégraphique. Il y a donc lieu de lui réserver une place significative. C'est sans doute moins explicitement le cas de la pragmatique linguistique, qui s'est quant à elle davantage élaborée en contre-point de l'approche saussurienne. Pour la pertinence du propos, enfin. Car l'approche pragmatique linguistique a moins immédiatement donné lieu à des « applications » dans le champ pédagogique, au contraire de « l'approche systémique » qui, quant à elle, s'est largement vue utilisée dans des domaines sociaux et éducatifs.

Commençons donc brièvement par la pragmatique linguistique avant d'aborder, dans un second temps, la pragmatique psychosociologique.

LA PRAGMATIQUE LINGUISTIQUE

Lorsqu'on le rapporte à son origine linguistique, le terme de pragmatique peut être caricaturé comme regroupant tout ce qui ne peut -actuellement- pas trouver place au sein d'un abord logico-linguistique du phénomène complexe qu'est le langage. Nous l'avons vu, si l'approche saussurienne distingue la langue de la parole, rejetant cette dernière pour définir l'autre comme objet central de la science que fonde cet auteur, c'est davantage du côté de la parole que se situera la pragmatique. On s'intéresse moins à la langue comme système de signes, mais davantage comme prenant

sens en tant qu'acte de communication situé dans un réseau relationnel. Ce qui est rejeté par l'approche saussurienne (les locuteurs, le contexte, l'histoire...) est précisément ce que l'on va s'efforcer d'aborder ici. Sous cet angle, le langage n'est plus réduit à sa seule fonction de véhicule des significations : il a -ou il vise en avoir- des effets pragmatiques. Prendre la parole est un acte. Il est des paroles qui modifient les états du monde et ne se limitent pas à les décrire. Prenant part à une interaction, des locuteurs coopèrent à l'établir, à la maintenir ou à y mettre fin, ils définissent leurs places respectives et se reconnaissent l'un l'autre comme des interlocuteurs, ils se donnent des droits et des devoirs, etc.

On peut alors proposer la définition suivante :

« Par pragmatique au sens strict, on entendra désormais tout ce qui concerne le rapport des énoncés aux conditions les plus générales de l'interlocution, sans lesquelles une situation communicable ne pourrait se produire par discours. Cela revient à proposer de faire entrer le concept de relation interlocutive dans l'analyse. »
(JACQUES, 1990 : 857)

Sans prétention encyclopédique, il y a lieu toutefois de citer quelques auteurs qui ont marqué cette approche : Émile Benveniste (1966-1974), Austin J-L (1970), Oswald Ducrot (1981), François Récanati (1979), John R. Searle (1979) ou Rodolphe Ghiglione (1986) ⁽³⁾ Enfin, plus récemment, des publications dans cette perspective s'enrichissent des travaux menés en

⁽²⁾ Voir la bibliographie en fin de ce texte.

⁽³⁾ Pour une présentation d'ensemble, voir :
MEUNIER Jean-Pierre et PERAYA Daniel,
Introduction aux Théories de la Communication, de
Boeck-Université, Bruxelles, 1993.

psychologie sociale. (GHIGLIONE, TROGNON, 1993)⁽⁴⁾

L'ECOLE DE PALO ALTO

À Gregory Bateson, notre ami et notre maître » : le ton est donné. Ainsi s'ouvre, en 1967, l'ouvrage par lequel « l'École de Palo Alto » entreprend de présenter les bases théoriques d'une étude des "effets pragmatiques de la communication humaine". (WATZ-LAWICK, BEAVIN, JACKSON ; 1972) C'est dire que la filiation avec les travaux de Bateson est tout à la fois reconnue, affirmée et revendiquée. A tout seigneur tout honneur : commençons donc par les apports de Gregory Bateson.

Un extrait d'une interview de Watzlawick situera d'emblée les intérêts de Bateson.

« Naturellement, Bateson ne s'intéressait pas beaucoup à tout ce qui concerne la transmission de la communication, déjà étudiée par les ingénieurs en télécommunication, ni à l'aspect sémantique de la question, centré sur les relations entre le nom et la chose nommée; il s'intéressait, essentiellement, aux effets pragmatiques de la communication, c.-à-d. aux effets que la communication a sur ceux qui utilisent un certain système de communication, qu'il s'agisse du langage ou, peut-être, de la communication non verbale. »

(WATZLAWICK, in : WINKIN, 1988 : 45)

Chez Bateson, vie personnelle et vie intellectuelle se confondent. Sans pour cela entrer dans une entreprise biographique, il peut être significatif de se souvenir que c'est en référence à Gregor Mendel, le biologiste qui mena des travaux fameux sur

les lois de l'hérédité, que son père, biologiste lui-même, l'appellera Gregory. Bateson reconnaît cette filiation à diverses reprises et notamment dans ce passage :

« C'est de mon père William Bateson, qui était généticien, que j'ai hérité de la plupart de mes outils. » (1977:88)

C'est donc davantage dans un univers de pensée "organiciste" que Bateson va puiser son inspiration, au contraire des penseurs présentés dans la section précédente qui, quant à eux, faisaient explicitement référence à l'univers des machines, fussent-elles de traitement automatique de l'information. Qu'est-ce qui a bien pu pousser un tel homme à écrire notamment à propos de la schizophrénie, des dauphins, des loutres, des scarabées, de l'évolution, et de bien d'autres choses encore ?

On le sait, c'est par l'anthropologie que Bateson commence sa carrière scientifique. Un travail chez les latmuls donna lieu à un ouvrage d'anthropologie, au sein duquel il aborde l'étude d'une cérémonie particulière, le Naven. Il construit à cette occasion un certain nombre de concepts, dont la fameuse « schismogénèse ». Il en distingue deux types : symétrique et complémentaire. De quoi s'agit-il ?

Bateson avait observé...

« des séquences d'interactions sociales où les actes de A sont des stimuli pour les actes de B, qui deviennent, à leur tour, des stimuli, pour une action plus intense de la part de A, et ainsi de suite,...(…). Ces séquences schismogénétiques peuvent être réparties en deux classes :

a) schismogénèse symétrique, les actions de A et de B se stimulent mutuellement, sont essentiellement similaires - cas de compétition, de rivalité, etc;

b) schismogénèse complémentaire, les actions qui se stimulent réciproquement

⁽⁴⁾ Voir aussi une récente synthèse sous la plume d'Anne REBOUL et Jacques MOESCHLER

sont essentiellement dissemblables, mais réciproquement appropriées : domination et soumission, assistance et dépendance, exhibitionnisme et voyeurisme, etc."
(BATESON, 1977:122)

Il faut souligner ici la portée du changement de point de vue. L'unité d'analyse n'est plus le comportement du sujet individuel, mais la nature et les modalités de la relation entre deux sujets, une nature que l'on peut alors qualifier, traiter comme un objet de connaissance. Cet accent sur l'interaction. (WATZLAWICK, WEAKLAND : 1981) est un des apports majeurs de l'approche pragmatique, et elle le doit à Bateson.

Bateson était préoccupé par le fait que la schismogénèse, comme processus cumulatif, devait immanquablement aboutir, d'escalade en escalade, à une situation paroxystique. Comment alors expliquer le "retour à la normale" d'une relation entre A et B, quand les comportements de chacun d'eux sont envisagés comme des réponses aux comportements de l'autre ? Le parallèle s'impose avec la "*Mimésis*", qui caractérise les travaux de René Girard.

Ce sont ses participations aux conférences de la *Macy Foundation*, (dès 1942) au cours desquelles Bateson va notamment rencontrer le cybernéticien Norbert Wiener, qui vont lui fournir le concept de « *feed-back négatif* », concept de base de l'autorégulation. Cette idée de feed-back est bien connue et a déjà été rappelée dans la section précédente. Qu'il suffise de souligner deux ou trois aspects majeurs.

Tout d'abord le fait que cette idée centrale, conçue par les ingénieurs du contrôle, a une portée très générale, ce dont se sont vite rendu compte les participants aux conférences de la Fondation Macy. On peut par exemple citer Kurt Lewin, « inventeur »

de la dynamique des groupes. Mais on pourrait aussi citer, à titre de boutade, une énumération à la Bateson :

« organismes dans leurs environnements, écosystèmes, thermostats, machines à vapeur autoréglages, sociétés, ordinateurs, etc. » (1980:160)

Ensuite, ce concept est sans doute nécessaire pour rendre compte de ce que l'on peut regrouper sous le vocable de l'intentionnalité, qu'il s'agisse de résoudre un problème, de corriger la course d'un missile, de saisir un verre d'eau ou de poursuivre sa proie, pour un prédateur.

Enfin (?) il faut identifier les questions épistémologiques cruciales que pose ce concept. Bateson les évoque en ces termes :

« Depuis Aristote, la cause finale avait toujours été un mystère. On ne se rendait pas compte à ce moment-là (...) qu'il faudrait reconstruire l'ensemble de la logique à cause de la récursivité. »
(WITTEZAELE, GARCIA, 1992:56)

Illustrons de quoi il s'agit. Les travaux de BERTALANFFY (1968), auxquels Bateson se réfère à l'occasion, ont mis en lumière quelques-unes de ces nécessaires recompositions, dont la plus fondamentale sans doute : l'explication causale elle-même ! Ainsi, si

« ...les mêmes conséquences peuvent avoir des origines différentes, (...) des effets différents peuvent [aussi] avoir les mêmes causes ». (WATZLAWICK et al. 1967:126)

La référence faite ici aux travaux de BERTALANFFY n'est pas sans importance. Car cette dernière citation permet de situer le lien entre une des caractéristiques de ce paradigme (l'accent sur l'interaction) et les

questions d'ordre épistémologique, soulevées par la notion de feed-back. Car si la rétroaction négative a permis de rendre compte des corrections successives dont un

« système est le siège, autour d'un point d'équilibre, elle a aussi permis de faire le lien avec le concept d'homéostasie, fut-elle familiale ! » (WATZLAWICK et al. 1967:135)

Bateson quant à lui fait référence à ce concept dans un article de 1963 et intitulé : "Le rôle des changements somatiques dans l'évolution". Nous avons là un fait central pour notre propos, car on ne peut être plus clair quant à l'arrière-plan biologique du concept, emprunté aux travaux de Claude Bernard.

Ces accents sur l'homéostasie et les interactions ont par exemple fourni les bases d'une « théorie de la schizophrénie » et du fameux « *double bind* », qui a fait la fortune de l'École de Palo Alto. (BATESON, 1972b :9-94) Ce sont ces accents qui permettent de comprendre des affirmations comme celles-ci :

« Les études de familles de schizophrènes ne laissent aucun doute : l'existence du malade est essentielle à la stabilité du système familial, et ce système réagit avec rapidité et efficacité à toute intervention, interne ou externe, visant à modifier son organisation. » (WATZLAWICK et al. 1967:26)

CONTENU et RELATION

La notion de *feed-back* n'est pas le seul concept de la cybernétique à avoir ainsi "migré" dans le champ des relations humaines. C'est largement le cas de la distinction Contenu/Relation, présentée

par les auteurs d' « Une Logique... », comme un des axiomes de la communication, de leur modèle, tout au moins...

La distinction Contenu/Relation, axiomatisée dans le cadre de la pragmatique systémique, peut être exemplative, tout à la fois de l'origine cybernétique du concept, mais aussi des transformations qu'elle doit subir, au moment de son incorporation dans le champ des sciences sociales. Dans quel cadre est alors né ce concept ?

La construction de machines à traitement automatique de l'information va faire émerger une distinction de base. D'une part, les *données*, avec lesquelles travaillent ces machines, les données brutes (une mesure, par exemple), « captées » par les instruments adéquats. Et d'autre part, les *programmes*, qui décrivent les opérations qui doivent être faites sur ces données.

On a nommé les termes de cette distinction *Indice* et *Ordre*, pour désigner respectivement les données et les programmes.

Notons que, si cette distinction peut nous apparaître aujourd'hui comme immédiatement intelligible, quasi évidente, trop évidente peut-être, c'est sans nul doute dû à la généralisation de l'informatique qui nous a habitués à la distinction entre les *data* et les *logiciels*, entre les données et les instructions. Le parallèle peut d'ailleurs être fait immédiatement avec la distinction propre au paradigme cognitiviste, au sein duquel on distingue la mémoire sémantique et la mémoire procédurale. Nous présenterons plus loin cette distinction, dans la section consacrée à l'approche cognitive.

Mais que devient cette distinction, dès lors qu'on ambitionne de l'utiliser pour rendre

compte, non plus du fonctionnement des machines de traitement automatique de l'information, mais de la communication humaine ?

En 1951, Bateson et Ruesch (BATESON, RUESCH;1951) entreprennent d'utiliser cette distinction pour étudier la communication humaine et notamment les pathologies de la communication, ainsi d'ailleurs que la relation thérapeutique elle-même. A cette époque, Bateson est encore très proche de la cybernétique et des discussions des conférences Macy. De plus, il présente cette distinction en référence à la théorie des Types Logiques, dont il fit, on le sait, un abondant usage.

« Considérons le cas de trois neurones A,B et C disposés en série de sorte que le fonctionnement de A conduise au fonctionnement de B, et que le fonctionnement de B déclenche celui de C. Même dans ce cas extrêmement simple, le message transmis par B a (...) deux sortes de signification (...). D'une part, il peut être considéré comme un "rapport" sur le fait que A a fonctionné à un moment précédent et, d'autre part, c'est un "ordre" ou une cause du fonctionnement ultérieur de C. » (BATESON, RUESCH, 1951:205)

Sur base de cette distinction, Bateson va proposer le terme de

« métacommunication, qu'il définit comme « communication sur la communication ». Nous décrivons comme métacommunication tout échange d'indices et de propositions sur a) le codage et b) la relation entre ceux qui communiquent ». (BATESON, RUESCH, 1951:238)

Dans cette conception, l'ordre (la relation) se trouve à un niveau logique supérieur par rapport à l'indice (le contenu), tandis que la métacommunication est quant à elle supérieure aux deux niveaux précédents. Ce qui pose problème, on en conviendra, dans le cas par exemple où une information, loin de "subir" l'opération réalisée par l'exécution d'un programme, en provoque au contraire la mise en œuvre ! Dans la conception de base donc, il y a un rapport hiérarchique entre les deux termes de cette distinction.

Mais on notera aussi le changement de perspective. Alors que la distinction entreprend au départ de rendre compte de ce qui se passe dans la machine, la distinction reprise par Bateson et l'École de Palo Alto va concerner ce qui se joue entre les partenaires engagés dans une situation de communication. Et l'on retrouve donc ici l'accent sur l'interaction.

UNE RUPTURE AVEC BATESON ?

Après sa collaboration avec Ruesch, Bateson va poursuivre ses travaux, dans les aléas de la recherche de financement pour ses idées singulières. C'est ainsi que s'est construit le "Projet Bateson", qui a réuni, pendant une petite dizaine d'années, une équipe interdisciplinaire. De ce travail étonnant

naîtra donc le concept de "double contrainte". Le succès de cette première publication (1956) et les nouvelles perspectives qu'elle offre pour la pratique clinique va d'une part presser le groupe à poursuivre ses recherches et publier davantage, mais va aussi mettre le centre en contact avec d'autres cliniciens, dont certains rejoignent le groupe. Si des rapprochements très nets pouvaient être faits avec les idées travaillées par l'équipe au cours des années précédentes (accent interactionnel, le contexte, la famille comme système etc.), des divergences vont aussi progressivement apparaître, et particulièrement autour de la fascination qu'exerçaient sur certains membres de l'équipe les méthodes de thérapeutes de génie comme Don D. Jackson ou l'hypnose, telle que la pratique Milton Erickson, dont les interventions paraissent « magiques ». Lequel Jackson créera d'ailleurs le MRI, en 1959. (Mental Research Institute)

On voit immédiatement poindre ici les ingrédients d'une « schismogénèse ». Car ces intervenants mettaient l'accent sur leur capacité à induire du changement dans le système familial. Ainsi que le notent Wittezaele et Garcia dans leur description de cette histoire.

« ...pour eux, il s'agira de faire en sorte que le thérapeute devienne efficace dans son rôle d'agent de changement, la théorie devenant un simple 'langage', favorisent la transmission de ces connaissances, mais ne déterminant pas l'efficacité des interventions. » (WITTEZAELE, GARCIA, 1993 :177).

Bateson, de son côté, trouvait Erickson trop interventionniste. Il s'est à de nombreuses reprises « méfié du désir volontaire et conscient de provoquer des changements » (Idem : 177). Dans « Vers une Écologie de l'Esprit », on trouve d'ailleurs deux articles

qui abordent très explicitement cette question, au sein desquels il s'en prend à ce qu'il appelle « le but conscient » (1972b :183-204)

En 1963, Bateson va quitter Palo Alto pour aller étudier les cétacés, à propos desquels il poursuivra ses recherches sur la communication et l'approche interactionnelle du comportement. (Voir notamment 1972b :118-132)

Le rappel de ces éléments assez anecdotiques peut finalement paraître comme bien dérisoire. Toutefois, ils sont significatifs à mon sens, d'une part du fait que les centres d'intérêt de Bateson avaient une portée bien plus générale que les orientations thérapeutiques prises par ses anciens collaborateurs et d'autre part, un conflit bien plus large que l'affrontement de personnages comme Milton Erickson, Don D. Jackson et Gregory Bateson. A ce point du développement, il nous faut donc mettre en lumière la nature de ces divergences.

Une lecture attentive des dates auxquelles ont initialement été publiés les différents articles qui composent "Vers une Écologie de l'Esprit" montre que, dans les années qui suivirent, Bateson n'a cessé de réfléchir à ces questions. Ainsi, dans ce passage :

« ...une pure rationalité projective, non assistée par des phénomènes tels que l'art, la religion, le rêve, etc. est nécessairement pathogénique et destructrice de la vie; la virulence de ce processus ressort précisément du fait que la vie dépend de circuits de contingences entrelacés, alors que la conscience ne peut mettre en évidence que tels petits arcs de tels circuits, que l'engrenage des buts humains peut manœuvrer. (...) en ne saisissant que des arcs de circuits, l'individu est continuellement surpris et, par conséquent, irrité, lorsque ses stratégies 'de tête', une

fois mises en pratique, se retournent contre leur inventeur. » (1972a, 157-158)

On sait l'intérêt de Bateson pour le Zen, il a d'ailleurs eu de longues conversations à ce sujet avec Alan Watts par exemple, à propos des paradoxes et du "koan", propre à la "pédagogie" du Zen.

Nous sommes précisément ici au nœud d'une différence entre des inspirations philosophiques orientales et occidentales. L'une, par les accents qu'elle met sur les interdépendances, les liaisons multiples qui unissent les êtres et les choses, s'interdit, à l'extrême, toute intervention qui ne pourrait que perturber l'harmonie de ces divers réseaux interreliés et dont l'enchevêtrement est inaccessible à la pensée et à l'action planifiée. L'autre, par les accents qu'elle met sur la séparation de l'homme et de la nature, sur la séparation du sujet et de l'objet, légitime et survalorise la capacité d'intervention de l'homme sur son environnement. Si l'un se condamne à l'impuissance, l'autre s'illusionne sur ses capacités de maîtrise. Depuis le premier point de vue, le second est perçu comme une arrogance quasi ridicule, voire sacrilège ; depuis le second point de vue, la position du premier semble être toute empreinte de fatalisme.

Très explicitement, on a ici à faire à une contradiction au sens dialectique du terme, ou plutôt "*dialogique*", comme aime à le dire Morin. Mais c'est bien sur cette base que vont se développer les évolutions respectives des thérapies brève et stratégique (l'accent sur le « comment » et non sur le « pourquoi », l'identification des règles familiales, les tâches à faire, de séance en séance, prescrites par le thérapeute, après identification d'un objectif, l'accent aussi sur le changement,

fut-il de type II...) et les recherches poursuivies par Bateson, qui « culminent » dans son livre posthume « La peur des anges », que d'aucuns qualifieraient volontiers de spiritualisme prophétique.

Il serait trop simple, en identifiant cette contradiction, de tracer une ligne de partage situant Bateson et la thérapie brève de chaque côté de cette fracture. D'une part, Watzlawick reconnaît volontiers que s'ils ont vu loin, c'est qu'ils avaient pu monter sur les épaules d'un géant (!). D'autre part, malgré ses travaux sur les "structures qui relient", Bateson a toujours fait usage de la théorie des types logiques, véritable machine de guerre rationaliste contre les paradoxes, pourtant constitutifs du vivant (BAREL, 1979) Sans doute est-ce aussi de cette ambivalence dont il parle dans ce passage :

« Tel que je le vois, le progrès en science provient toujours d'une combinaison de pensées décomposées et de pensées rigoureuses ». (1972a :90)

UNE NOUVELLE COMMUNICATION ?

Comme dans le cas du modèle télégraphique, je voudrais examiner quelque peu les conditions de réception de ce modèle interactionniste, des raisons de son succès... et de ses infortunes. Dans son livre à ce sujet, Yves Winkin (1981) montre bien le bouillonnement d'idées qui, aux États-Unis, suivit la fin de la seconde guerre mondiale. Mais on pourrait tout autant ajouter les caractéristiques de l'enseignement et de la recherche, ainsi que les modes de financement et le rôle des différentes fondations. C'est sans nul doute des éléments de ce type qu'il faudrait évoquer pour expliquer l'existence de ce "Collège Invisible".

C'est sous ce titre qu'Yves Winkin regroupe différents chercheurs qui, bien qu'ils ne travaillent pas aux mêmes endroits, ni sur les mêmes objets, n'en partagent pas moins un certain nombre d'idées de base, des « *fondamentaux* », comme les nomme Bateson (1972a, 15) Parmi ces fondements :

« une opposition à l'utilisation en sciences humaines du modèle de la communication de Shannon. » (WINKIN, 1981:22)

On ne peut être plus clair. Et pourquoi cette opposition ? Parce que

« ...l'utilisation du modèle de Shannon en linguistique, en anthropologie ou en psychologie a entraîné la résurgence de présuppositions classiques de la psychologie sur la nature de l'homme et de la communication. » (idem : 22)

Autre fondement, sans doute : l'intégration des différents modes de comportement en jeu dans toute situation de communication. Qu'il s'agisse des gestes, des attitudes, de l'usage de l'espace, du contexte... cet ensemble est présent pour faire de la communication « un tout intégré ». (idem : 24)

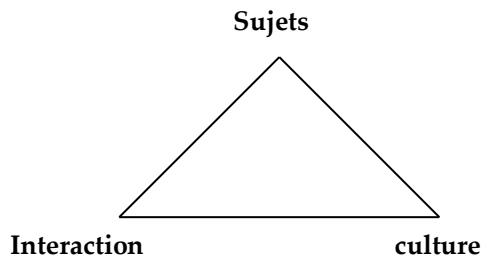
Accent toujours que l'affirmation de la complexité de toute situation de communication. Ce qui n'est pas sans conséquences, tant sur le plan conceptuel que méthodologique. La cybernétique et la théorie générale des systèmes servent d'arrière-plan théorique. Méthodologiquement, on procède par "niveaux de complexité, de contextes multiples et de système circulaires (idem : 25), ce qui revient, comme le propose Bateson à

« suivre l'exemple de ce que l'on

Un corollaire qui explicite le fondement précédent : la communication est un phénomène social et doit donc être appréhendé comme tel. Car le social n'intervient pas au simple titre de contexte : il est au contraire constitutif de l'objet même que l'on étudie. Le Collège Invisible compte d'ailleurs un certain nombre d'anthropologues, même s'ils sont quelquefois un peu "excentriques", à la mode de Bateson... Et ce n'est sans doute pas sans lien avec l'affirmation du caractère intrinsèquement social de toute situation de communication. C'est ce qui amène Yves Winkin à écrire :

« Pour les membres du Collège Invisible, la recherche sur la communication entre les hommes ne commence qu'à partir du moment où on se pose la question : parmi les milliers de comportements corporellement possibles, quels sont ceux retenus par la culture pour constituer des ensembles significatifs ? » (WINKIN, 1981:22-23)

Car dans toute situation concrète de communication, les sujets qui y sont engagés mobilisent des ressources qu'on ne peut concevoir comme simplement leurs. Elles ont été acquises au sein d'une culture et d'un groupe social particuliers, et dans des contextes qui ne sont pas explicitement identifiés comme des contextes d'apprentissage. A ce titre, ces ressources sont largement non conscientes et donc mobilisées en situation, de manière non délibérée. Dès lors, dans cette conception, l'étude de la communication se doit d'aborder, de façon intégrée, les sujets, la culture et l'interaction.



Section III: l'approche cognitive

DANS un BUT THERAPEUTIQUE

On peut éventuellement s'étonner de ce que cet ensemble de considérations, issu d'un cadre davantage thérapeutique, trouve sa place dans une présentation des modèles de communication. Deux éléments au moins peuvent venir alimenter la réflexion sur ce point. D'une part, comme on l'a vu, l'approche psychosociologique de la communication prend nettement appui sur les travaux de Bateson, pour lequel la communication est manifestement une de ses quêtes principales. D'ailleurs, l'ouvrage fondateur (WATZLAWICK et al. 1967) affiche ses prétentions conceptuelles quant à une théorie de la communication. D'autre part, la procédure qui consiste à s'intéresser au "pathologique" pour comprendre le "normal" n'est pas aussi exceptionnelle que cela. Dans un domaine proche, celui de la linguistique et de la psychologie du langage, des chercheurs ont notamment travaillé à partir de l'observation de sujets aphasiques par exemple. Cependant, si cette inscription au sein d'un cadre thérapeutique présente cet avantage, il a sans doute aussi induit des préoccupations d'efficacité, de renforcement des capacités d'intervention, plutôt que d'approfondissement de la réflexion sur la portée même de ce souci.

Dans la section précédente, on a sommairement présenté les bases linguistiques de l'approche pragmatique, dont les fondements, à un certain niveau, se comparent à ceux de l'approche psychosociologique. Revenons un instant à ce champ pour introduire cette troisième section, que nous consacrons, au risque d'être caricatural, à un examen rapide d'une troisième approche de la communication.

A l'origine de cette approche, on retrouve des travaux linguistiques et philosophiques qui contribuent à mettre en évidence la contribution décisive de celui ou celle qui occupe le poste de "récepteur". A l'exception des situations de communication stéréotypées, loin de n'être qu'une activité passive de réception-décodage « automatique », l'activité du récepteur consiste bien au contraire à élaborer la signification du message, prenant appui pour cela sur sa perception du contexte, attribuant des intentions au locuteur, etc.

Prenons un exemple.

« "Une tasse de café m'empêcherait de dormir." »⁽⁵⁾

Bien sûr, à un certain niveau, cette phrase peut être entendue comme une affirmation sur l'effet du café. Mais à un autre niveau, selon les circonstances et les intentions qui sont prêtées au locuteur, cette même phrase sera entendue, soit comme un

⁽⁵⁾ Proposé Par SPERBER et WILSON, 1979:25

refus, soit comme une acceptation d'une tasse de café. Ce qui apparaît alors clairement c'est que l'une ou l'autre de ses significations ne peut être extraite du contenu explicite du message, par une simple opération de décodage, mais que cette signification est le résultat d'un « **calcul inférentiel** » de celui ou de celle que l'on ne pourrait plus alors appeler récepteur que de façon excessivement restrictive.

Paul Grice,⁽⁶⁾ un philosophe du langage, généralement considéré comme au fondement de cette approche, a mis en avant des « **Maximes** » que sont censées respecter des interlocuteurs pour qu'une communication soit possible, par exemple ne pas dire ce que l'on croit faux ou ne pas dire ce que l'on croit hors de propos. A un niveau plus général encore, un principe général encadre ces maximes : un Principe de Coopération. Pour prendre part à une communication, un locuteur doit présupposer de la part d'autrui qu'il tente de lui communiquer quelque chose. Lorsque ces maximes, non écrites et pourtant le plus souvent mises en application, ne sont pas respectées, nous trouvons cela étonnant et nous nous mettons à échauder des hypothèses sur les raisons qui peuvent amener notre interlocuteur à opter pour ce non respect, des raisons que nous avons besoin d'identifier pour comprendre la signification de ce que, dans ce non respect même, il cherche malgré tout à dire. Nous procédons donc à un « calcul inférentiel », un raisonnement logique, nous procédons à des inférences, des déductions, des computations...

De telles considérations amènent donc des chercheurs à se préoccuper de la façon

dont s'y prend un locuteur lorsqu'il attribue une/des signification-s à des messages verbaux. Ces chercheurs sont alors amenés à s'inspirer d'un paradigme montant et dominant dans le champ des sciences humaines contemporaines : l'approche cognitive, ainsi que le font deux auteurs représentatifs de ce courant Dan Sperber et Deirdre Wilson, dans leur ouvrage "La Pertinence."⁽⁷⁾

L 'APPROCHE COGNITIVE, QU'EST-CE À DIRE ? ⁽⁸⁾

L e terme générique de « cognition » recouvre un ensemble de préoccupations dont il n'y a pas lieu d'entreprendre ici l'inventaire. Mais il s'agit incontestablement d'un paradigme qui s'impose aujourd'hui comme majeur dans le champ des sciences humaines. Il appartiendra à l'histoire des idées d'approfondir les raisons du succès de l'approche cognitive, ce que nous n'entreprendrons pas ici. Prenons seulement l'un ou l'autre exemple pour illustrer le propos.

Du côté des sciences de l'éducation, l'approche cognitive manifeste l'incontestable avantage de centrer, tant les chercheurs en pédagogie que les praticiens en situation concrète, sur « le sujet apprenant ». De l'épistémologie génétique de Piaget aux recherches sur les structures d'accueil, c'est bien ce même souci de prendre en compte le point de vue de l'apprenant dont il s'agit. Les chercheurs se préoccupent moins des contenus à transmettre ou des actes pédagogiques

⁽⁷⁾ Voir SPERBER, WILSON : 1989

⁽⁸⁾ Cette section et la suivante sont très largement inspirées et reprises à un article publié précédemment. (CHARLIER, PIROTON : 1995)

⁽⁶⁾ Voir en français GRICE : 1979.

posés par les enseignants que de l'activité cognitive de l'apprenant, des opérations mentales qu'il met en œuvre, de ses stratégies d'apprentissage, etc.⁽⁹⁾

Dans le champ des théories de la communication, comme on l'a vu, l'intérêt contemporain pour la cognition se manifeste également par la prise en compte de celui à qui, dans le modèle du code, on ne réservait que le simple rôle de récepteur et de décodeur. Prenant appui sur des travaux d'origines diverses, (pragmatique linguistique, psychologie du langage, logique conversationnelle,...) les chercheurs en communication ont centré leurs efforts sur les activités, les « calculs inférentiels » que les messages étaient susceptibles de susciter dans le chef des destinataires d'un message, qu'il s'agisse d'un message publicitaire ou des lecteurs d'un journal.

D'une manière générale, on regroupe sous l'expression de « sciences cognitives » une ensemble de démarches scientifiques nouvelles (physiologie du cerveau, neurosciences, intelligence artificielle, robotique, logique formelle, ...) associant des techniques de pointe à la reprise de questions de recherche presque aussi anciennes que la démarche scientifique elle-même. Certains voient d'ailleurs dans cet ensemble la possibilité -enfin- d'aborder scientifiquement des questions vertigineuses comme : qu'est-ce qu'un esprit ? Qu'est-ce que la pensée ? Qu'est-ce que penser ?

... et COGNITIVISME

⁽⁹⁾ Voir à titre d'exemple : RICHARD : 1989 ou BOURGEOIS, NIZET : 1997.

Prenons le risque de la caricature, en prétextant la brièveté de la section que nous consacrons à ce point.

Incontestablement, l'approche cognitive doit une large part de son succès à l'ordinateur, aux possibilités de calcul et de simulation qu'il permet. Mais au-delà des performances quantitatives et de rapidité de calcul, l'informatique fournit aussi à l'approche cognitive un surcroît de scientificité toute symbolique.

L'approche cognitive pure et dure semble le produit d'un positivisme anglo-saxon très affirmé voire dogmatique, sans beaucoup de subtilité, tout empreint d'une technicité tatillonne et empêtré dans des procédures compliquées à souhait. Elle repose également sur un certain nombre de quasi axiomes épistémologiques implicites, qui paraissent pour le moins ambigus, aussitôt qu'ils sont explicités.

Pour prendre la mesure de ce mouvement, une citation extraite d'un ouvrage de synthèse qui ambitionne de faire le point sur cette approche. L'extrait ci-dessous concerne précisément la manière dont l'apprentissage peut être conçu dans cette approche.

« L'acquisition de nouvelles connaissances résulte du transfert, dans l'une des deux mémoires permanentes [déclarative et procédurale] d'une copie des structures provisoires créées en mémoire de travail. »
(RICHARD, BONNET, GHIGLIONE : 1990 ; 101)

La référence à l'ordinateur est ici tout à fait patente, et d'autant plus pernicieuse qu'elle se montre non consciente d'elle-même, c'est-à-dire ne prenant pas en compte le fait que cette formulation soit éventuellement acceptable, à condition qu'elle se décrive comme « une façon de parler ». Tout au contraire, elle se présente ici comme une description objectiviste du

« fonctionnement » cognitif. On pourrait toujours rétorquer qu'il s'agit là d'un manque de vigilance des auteurs, ou d'une exception tout aussi isolée que regrettable : il n'en est rien. Il s'agit bien de la tenir, dans l'évidence transparente de la métaphore de l'ordinateur qui lui sert de sous-bassement, comme représentative d'un fondement paradigmatique, certes quelquefois moins visible, mais non moins présent pour la cause. Toutes ces productions se rejoignent sur ce point : implicitement ou explicitement, le cerveau peut avantageusement être comparé au fonctionnement d'un ordinateur. Point à point, la mémoire procédurale et la mémoire sémantique, la mémoire de travail et la mémoire à long terme correspondent aux programmes et aux données, à la mémoire vive et à la mémoire morte. Le principe de ce fonctionnement commun : le traitement de l'information.

« Le cognitivisme consiste en l'hypothèse selon laquelle la cognition -humaine comprise- est la manipulation de symboles à la manière des ordinateurs digitaux. En d'autres termes, la cognition est représentation mentale : on considère que l'esprit opère par une manipulation de symboles représentant des traits du monde ou représentant le monde comme étant dans un certain état. »

(VARELA et al. 1993,32-33)

La pratique de la simulation informatique des habiletés de l'expert humain est guidée par le raisonnement suivant : si une simulation (informatique) reproduit, dans ses réussites et ses échecs, les performances d'un échantillon de sujets humains pour une compétence bien cernée, c'est donc que l'architecture de la simulation correspond à la façon dont procède effectivement le sujet humain moyen. Sur cette base, un glissement est très rapidement opéré et d'autant plus

insidieux qu'il est non explicite. Puisque c'est ainsi que procède l'ordinateur, le sujet humain "rationnel" ne devrait-il pas, lui aussi, procéder de cette façon ? Et la machine qui imitait/simulait devient la référence, l'artefact est devenu le modèle.

Plus peut-être que l'objet d'étude lui-même, ce sont les moyens d'investigation en place qui déterminent, certes la qualité et la fiabilité des résultats, mais davantage encore la nature des observations et des conclusions auxquelles on aboutit, le statut du savoir ainsi produit, sa généralisabilité et sa transférabilité à d'autres contextes, pédagogiques et communicationnels, en l'occurrence.

De plus, tout ce qui, chez le sujet humain, ne se prête pas à la simulation informatique est plus ou moins délibérément écarté, voire dénigré, sous des étiquettes péjoratives comme l'introspection, la spéculation, et autres conjectures.

Ce glissement (l'intelligence artificielle imitant l'expertise humaine devient le modèle à l'aune duquel on évalue les performances et la rationalité des sujets humains) me semble aussi fonder un autre glissement : puisque l'ordinateur pense, il est donc possible d'être en interaction avec lui !

Pourtant, même parmi ceux qui avaient puisé dans ce paradigme matière à inspirer leurs propres recherches, certains prennent aujourd'hui leurs distances à l'égard de cette option fondatrice.

« ...petit à petit, l'accent s'est déplacé de la signification à l'information, et de la construction de la signification au traitement de l'information. Ce sont pourtant des choses bien différentes. A l'origine de ce glissement, une métaphore qui est devenue dominante, celle de l'ordinateur ; c'est à cette aune que l'on a

fini par juger qu'un modèle théorique est valable. L'information ne s'intéresse pas à la signification »
(BRUNER : 1991,20)

La force d'évidence de cette métaphore de l'ordinateur est telle qu'il nous est difficile d'imaginer le «fonctionnement» de l'«appareil» cognitif autrement qu'en des termes d'informations (ou de représentations) manipulées par des procédures. Cette conception nous empêche de concevoir la pensée comme une production sociale, par exemple, ou comme un phénomène impliquant des dimensions proprement biologiques. Car dans cette conception, comme le note perfidement Searle :

« La pensée semble de nature formelle et abstraite, étrangère à cette matière humide et visqueuse qui constitue notre cerveau. »
(SEARLE : 1990)

COGNITION, COTATION à la HAUSSE.

La question se posait à propos du modèle télégraphique de la communication : comment expliquer la prégnance d'un modèle à ce point réducteur ?

Quelques hypothèses peut-être, de mon point de vue, qui consistent à recontextualiser les choses. Au premier rang des explications du succès de cette conception : sa conformité au modèle cartésien, à la façon occidentale d'être au monde, une conception qui s'identifie à un projet de possession de la nature, dans lequel des objets dépourvus d'esprit sont manipulés au service d'une fin que seul un esprit peut concevoir.

Dans la foulée, on peut aussi voir dans l'ampleur de cette approche dans les sciences humaines contemporaines la domination de fait de ceux et celles qui voient dans ce néo-positivisme d'inspiration anglo-saxonne la seule façon de faire de la science, mimant les procédures des sciences dites exactes ⁽¹⁰⁾ et qualifiant de spéculations continentales (entendre ici le Vieux Continent) les autres démarches. Autre raison, en germe dans le point précédent : un dualisme esprit/corps, tout aussi prégnant dans la culture occidentale. L'esprit contrôle le corps, comme une entité distincte et pour tout dire transcendante.

Si d'autres raisons peuvent vraisemblablement être encore avancées, elles tiendront peut-être aux divers contextes au sein desquels l'approche cognitive a trouvé à se développer et a ainsi donné à des acteurs des moyens de se repositionner les uns par rapport aux autres dans ces divers champs. A un autre niveau toutefois, la succession de ces modèles et de leurs limites, même si elles sont présentées avec plus ou moins de bonheur, de justesse ou de parti-pris, n'en finissent pas moins pas rendre nécessaire l'affrontement d'autres questions : Qu'est-ce qu'un modèle de la communication ? Qu'est-ce qui se dégage de la comparaison des limites et points forts respectifs des différents modèles que nous avons présentés ? A quoi sert-il de disposer de modèles ?

Telles sont les questions que nous allons maintenant aborder.

⁽¹⁰⁾ Voir STENGERS : 1992

Section IV: modèles de la communication

« Tout se passe comme si le seul élément que Shannon ait pu léguer aux non-ingénieurs soit l'image du télégraphe qui imprègne encore le schéma d'origine. »⁽¹¹⁾

COMMUNICATION : QUELLES METAPHORES ?

La métaphore du Tuyau représente, selon Michaël Reddy, l'image structurale implicite, caractéristique de la langue anglaise, à partir de laquelle est appréhendé le phénomène de la communication.⁽¹²⁾ Mais une telle affirmation peut trouver à s'appliquer à d'autres langues que l'anglais et à d'autres objets que la communication. Tel est le projet scientifique que poursuit George Lakoff, un auteur quelque peu atypique dans le champ de la linguistique cognitive mais tout à fait passionnant, précisément par la contestation du cognitivisme qui fonde toute son œuvre. Pour lui, une métaphore n'est pas un simple jeu littéraire, une curiosité philologique. Elle représente une caractéristique majeure de la manière dont procède la cognition humaine, un procédé de projection qui consiste à

⁽¹¹⁾ Yves WINKIN : La Nouvelle Communication. Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick. Textes recueillis et présentés, le Seuil, Points, 1981. Page 20.

⁽¹²⁾ Voir ci-dessus, section I

« ...comprendre (et d'en faire l'expérience) quelque chose dans les termes d'une autre. »

(LAKOFF, JOHNSON : 1985,15)

Contrairement à l'usage habituel du terme, la métaphore ne constitue pas pour Lakoff un procédé de style, limité à la langue, mais elle définit le procédé cognitif par lequel nous attribuons du sens à nos expériences, et nous nous y orientons. Si le langage comporte des expressions métaphoriques, c'est selon lui parce que notre "appareil cognitif" lui-même est *métaphorique.⁽¹³⁾

Si Lakoff a mis au jour de tels procédés dans un nombre impressionnant d'expressions du parler et de l'agir quotidiens, il soutient aussi, par la généralité des conclusions qu'il en tire, que cette vigilance *métaphorique trouve également sa pertinence dans l'étude des discours scientifiques en général et singulièrement des productions scientifiques qui concernent la communication. Dans cette dernière section, nous allons examiner les implications de telles affirmations quant à notre objet.

Dans la perspective constructiviste de Lakoff, notre compréhension de la "réalité" est moins le fait d'un "déjà là" des objets dont la nature essentielle nous serait immédiatement accessible, mais est davantage le fait de la reconstruction que nous en faisons sur base des *métaphores disponibles, elles-mêmes très largement tributaires du type d'accès aux objets du monde physique que nous "fournit" et nous impose notre corps.⁽¹⁴⁾ Selon les

⁽¹³⁾ L'astérisque (*) précédant le terme de métaphore signalera, dans les pages suivantes, l'usage de ce terme dans le sens construit par Lakoff.

⁽¹⁴⁾ On sait que c'est davantage encore Mark Johnson qui a travaillé cette dimension des thèses *métaphoriques.

JOHNSON Mark, The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination and Reason. The

*métaphores que nous utilisons, nous construisons donc des mondes différents !

Ce raisonnement pourrait être tenu dans le champ scientifique et singulièrement en ce qui concerne la communication. Sachant que chaque *métaphore est susceptible d'éclairer un aspect que d'autres laissent dans l'ombre, il est alors légitime de procéder à une exploration d'un objet en utilisant pour ce faire plusieurs *métaphores. Ce qui revient à poser la question, à propos de chacune d'entre elles : si nous voyons les choses comme cela, qu'est-ce que cela donne ? Si nous cherchons à explorer le phénomène complexe qu'est la communication, qu'est-ce que le recours à cette approche *métaphorique peut apporter de neuf ?

Ce même raisonnement peut alors être appliqué à la comparaison entre eux de différents modèles théoriques d'un même objet, chacun d'eux se voit alors caractérisé par une *métaphore principale qui sous-tend sa construction et détermine ainsi tout à la fois ce qu'il donne à comprendre et ce qu'il néglige, ce qu'il éclaire et ce qu'il laisse dans l'ombre, ce qu'il appréhende et ce qui lui échappe.

Inspirons-nous pour cela de l'idée déjà formulée en 1994 par Jean-Pierre Meunier selon qui les théories de la communication peuvent être appréhendées comme des *métaphores qui se réalisent, précisément parce qu'elles construisent des mondes et orientent des conduites. ⁽¹⁵⁾ La citation

University of Chicago Press, Chicago and London, 1987

⁽¹⁵⁾ de professionnels de la communication, notamment... mais peut-être le terme ne recouvre-t-il plus, dans ce cas, le même champ d'expérience... MEUNIER Jean-Pierre, Les théories de la Communication comme métaphores qui se réalisent, in « Recherches en Communication », N.°1, 1994, Louvain-la-Neuve, UCL/COMU. Pages 73

d'Yves Winkin en exergue de cette section nous met sur la voie : empruntons-la résolument. Elle nous permet de dresser un tableau-synthèse, autour de quelques idées structurantes.

Première idée, une typologie sommaire des théories de la communication. Tout d'abord, il est commun d'identifier le modèle de Shannon et Weaver comme fondateur de ceux qui insistent sur la dimension transmissive de la communication. Ensuite, le terme de pragmatique, qui peut englober les approches qui se centrent sur l'interaction. Enfin, les travaux en sciences cognitives introduisent la plus large prise en compte de l'activité de celui qui se voyait attribuer le rôle de simple récepteur dans le premier modèle, par la prise en compte de processus inférentiels. ⁽¹⁶⁾ Certes, cette typologie est sans doute sujette à caution. ⁽¹⁷⁾ Un travail plus nuancé pourrait par exemple rapporter chacune de ces contributions théoriques aux contextes intellectuels, culturels, économiques, sociaux... dans lesquels elles sont apparues et ont été retenues, au détriment d'autres propositions théoriques. Ce qui permet alors de rendre compte de leurs succès ou de leurs infortunes, par exemple selon les acteurs qui s'en saisissent et la place qu'ils occupent, cherchent à occuper et à légitimer dans leurs champs de pratiques respectifs. Ce qui nous fournit l'occasion

à 92.

⁽¹⁶⁾ SPERBER Dan, WILSON Deirdre, La Pertinence, Communication et Cognition, Minuit, Coll. Propositions, Paris, 1989. (1986, pour l'édition originale, en anglais)

⁽¹⁷⁾ Toute typologie est construite à partir d'un point de vue, forcément discutable en tant que tel puisque d'autres points de vue pourraient être envisagés.

d'une référence supplémentaire au travail d'Edgar Morin.⁽¹⁸⁾

Ensuite, nous l'avons rappelé ci-dessus, puisque chaque *métaphore néglige des aspects différents, il devient possible, dans

la deuxième entrée de ce tableau, de contraster ces théories sur base des aspects de la communication qu'elles permettent de comprendre ou qu'elles laissent impensés. Ce qui permet de dresser le tableau suivant.

⁽¹⁸⁾ MORIN Edgar, La Méthode, Tome 4, Les Idées, leur Habitat, leur Vie, leurs mœurs, leur Organisation. Le Seuil, Paris, 1991.

modèles \ aspects	TRANSMISSION	INTERACTION	INFERENCE
L'activité du sujet	Coder - décoder Émettre - recevoir Faire passer	Proposer des définitions de relation, des places et des positions	Computer Inférer
Accents majeurs	Code Message	La relation et sa structure	Activités cognitives du « récepteur »
Ce qui est « échangé »	Signaux « codés », « informations »	Rôle, position, place	Indices
Le contexte	non pris en compte	pris en compte	pris en compte
signification	donnée dans le message	« comprise » au sein de la relation	produite à partir des indices et de « calculs » inférentiels
*métaphore sous-jacente	<i>télégraphe</i>	<i>orchestre</i>	<i>ordinateur</i>

Un tableau comme celui-ci pourrait appeler une série de commentaires, vu le caractère forcé des schématisations auxquelles il procède ou encore la liste des aspects retenus, par exemple. Renonçant à exposer et justifier dans le détail chacune des options qui sont prises, concentrons-nous sur sa dernière ligne, consacrée comme il se doit, aux *métaphores.

Le MODELE TELEGRAPHIQUE

Ce modèle, sans doute parce qu'il est historiquement le plus ancien, a fait l'objet de nombreuses critiques, notamment quant à l'excessive réduction des rôles d'émetteur et de récepteur⁽¹⁹⁾ et le fait qu'il accrédite une relation sociale fondamentalement inégalitaire. Le recours à des technologies, qu'elles soient

⁽¹⁹⁾ des acteurs auxquels l'approche pragmatique entend restituer une autre dimension, en les insérant dans des relations sociales.

anciennes ou nouvelles ainsi que le prestige dont disposent ces technologies et ceux qui les maîtrisent vient renforcer la plausibilité, la légitimité et le bien-fondé de ce modèle. Cependant, la vigilance particulière aux *métaphores vient éclairer d'un jour nouveau le succès qu'a rencontré et continue à avoir ce modèle « linéaire », marqué par le caractère mécaniciste et ingénieriale de ses origines.

En effet, les travaux de Michaël Reddy que Lakoff reprend à son compte permettent d'avancer l'argument suivant. La force d'évidence que présente ce modèle tient aussi à son étroite correspondance avec la « Métaphore du Conduit », ⁽²⁰⁾ une *métaphore qui imprègne massivement les expressions de la langue anglaise et qui servent à parler de situations de communication. Ainsi, d'une certaine manière, ce modèle peut être vu comme une explicitation d'une conception implicite de la communication, telle qu'elle est « dissimulée » dans la langue, anglaise en l'occurrence. Dans ces conditions, un tel cadre théorique ne pouvait que gagner en plausibilité et légitimité.

Ce modèle se centre donc essentiellement sur la transmission du message.

Le MODELE de l'ORCHESTRE

Cette *métaphore de l'orchestre, suggérée par Yves Winkin, est désormais reçue comme telle. Si elle peut apparaître adéquate pour rendre l'idée d'interaction, elle peut toutefois suggérer aussi l'idée d'une partition strictement

⁽²⁰⁾ REDDY Michaël, "The Conduit Metaphor". in ORTONY A. Ed., *Metaphor and Thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 1979.

écrite et d'un chef. L'image d'une petite formation de jazz serait alors davantage appropriée, dans la mesure où elle évoque sans doute un cadre rythmique, par exemple et un savoir-faire des musiciens. Mais elle évoque aussi une capacité d'improvisation des instrumentistes. Dans ce cas, une « fausse note », ou une disharmonie peuvent très bien, si elles sont reprises plus tard, être intégrées dans « l'architecture » de la performance. On peut reconnaître dans cette capacité à intégrer un événement imprévu, une caractéristique de la seconde systémique, davantage marquée par une inspiration organiciste.

Il nous faut toutefois concéder que les origines cybernétiques du concept de feedback par exemple, peuvent amener certains présentateurs de cette approche à avoir recours à l'univers des machines. Toutefois, plus qu'une autre sans doute, cette image de l'orchestre offre l'avantage de montrer que la communication ne se réduit pas à la prestation individuelle, même du soliste, mais qu'elle incorpore la nécessité d'une concertation, d'un ajustement fin et incessant entre les différents exécutants.

Ce modèle se centre donc sur l'interaction et ses modalités entre les parties prenantes à la communication.

Le MODELE de l'ORDINATEUR

Si le modèle du télégraphe insiste sur la transmission, c'est ici davantage l'activité du récepteur qui va être explorée. On se préoccupera moins du message transmis mais de la manière dont le récepteur s'y prend pour le comprendre. Ainsi que l'affirment dans détour Sperber et Wilson :

« La communication est un processus qui met en jeu deux dispositifs de traitement de l'information. L'un des dispositifs modifie l'environnement physique de l'autre. Ceci a pour effet d'amener le second dispositif à construire des représentations semblables à certaines des représentations contenues dans le premier. »⁽²¹⁾

On voit ici condensées deux affirmations nodales de cette approche : l'activité du récepteur qui est définie comme une construction de représentation et le *modus operandi*, explicitement défini comme traitement de l'information. L'activité cognitive du récepteur est explicitement décrite à partir de la *métaphore de l'ordinateur. Cette approche de la communication se centre donc moins sur le message à transmettre et son contenu informatif que sur la manière dont le récepteur s'y prend pour traiter l'information reçue.

vertus heuristiques sont particulièrement avérées. Pour chaque modèle, cette situation-type représente la référence avec laquelle une situation va être comparée afin de pouvoir décider si elle relève ou non de son champ de pertinence. Pour chaque modèle, les situations prototypiques propres aux deux autres vont aussi être comparées de la sorte et être situées plus ou moins à la périphérie de chaque figure centrale. Du point de vue de chaque modèle, les deux autres apparaissent alors comme des théories locales, quand lui-même pose sa vocation générale. Pour chaque modèle, les noyaux prototypiques des deux autres modèles apparaissent comme des cas particuliers en regard de la vocation générale à laquelle lui-même prétend. Ce qui permet de dresser le petit tableau suivant :

PROTOTYPE de la COMMUNICATION ?

Trois modèles donc qui, comme toute *métaphore, mettent en évidence certains aspects de l'objet complexe à comprendre, et en occultent d'autres : en cela, ils seraient donc davantage complémentaires plutôt que simplement opposés.

Ces trois modèles peuvent encore être contrastés en ayant recours cette fois à la théorie des prototypes⁽²²⁾ On met alors en évidence les situations exemplatives, emblématiques de ce pour quoi chaque modèle a été construit et ce pour quoi ses

⁽²¹⁾ SPERBER Dan, WILSON Deirdre, La Pertinence, Communication et Cognition, Minuit, Propositions, Paris, 1989 (1986 pour l'édition originale) Page 11

⁽²²⁾ telle que l'a proposée Eleanor Rosch.

Modèle	Accent sur	Centration	Situation prototypique
De la transmission	la technologie utilisée	techno-centré	conversation téléphonique
De l'interaction	la relation	socio-centré	l'interaction de face à face
De la cognition	l'individu	individuo-centré	audition/lecture

CONTRIBUTION des/aux SCIENCES de la COMMUNICATION

Nous avons contrasté en trois *métaphores les modèles utilisés en sciences de la communication. Je suggère à ce stade un petit détour par une distinction dichotomique proposée par Monique Linard.⁽²³⁾ Dans un récent article, elle insiste sur le fait que les débats autour des NTIC⁽²⁴⁾ sont en fait de nouveaux emballages pour de vieilles questions. La pointe de son argumentation consiste à affirmer qu'entre l'information et la connaissance, il y a toujours un sujet, situé et incarné.

Elle propose ainsi une grande opposition paradigmatique concernant une question abyssale, dans la simplicité même de sa formulation : qu'est-ce qu'apprendre ?

« Oui ou non, l'apprentissage est-il un processus strictement individuel de traitement de l'information, gouverné pour l'essentiel par les principes de rationalité abstraite et de fonctionnalités cognitives indépendantes du type d'agent, de contenus et de situation dans lequel il est en œuvre? »⁽²⁵⁾

« Ou bien au contraire, l'apprentissage est-il l'activité significative et motivée de transformation de l'information en connaissance, par un sujet biologique et psycho-social qui se construit lui-même en construisant son savoir, à partir de ses interactions avec des objets et d'autres sujets, dans le cadre de situations déterminées ? »⁽²⁶⁾

Si l'on opte pour la première branche de l'alternative, on adhère à un « *modèle objectiviste de la connaissance* »⁽²⁷⁾.

« ...une « ingénierie de la formation » est

⁽²³⁾ Une chercheuse française en sciences humaines qui s'est spécialisée depuis vingt ans dans le recours aux technologies audio-visuelles et informatiques à des fins éducatives.

⁽²⁴⁾ Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication

⁽²⁵⁾ LINARD Monique, La distance en formation : une occasion de repenser l'acte d'apprendre, Communication au colloque « Open and Distance Learning : Critical Success Factors ». Genève, 1994. Page 13

⁽²⁶⁾ Idem, page 13.

⁽²⁷⁾ Idem, page 13. Monique Linard fait ici référence, pour ce modèle objectiviste, à la façon dont il est décrit et critiqué par Lakoff, in : Women, Fire and Dangerous Things, Op. Cit. et spécialement les pages 157 à 218.

possible, au sens de traitement logico-déductif rigoureux est complet du terme. »
(28)

Si l'on opte pour la seconde branche, les choses deviennent plus complexes, précisément dans le sens développé par des auteurs comme Edgar Morin.⁽²⁹⁾ Dans ce cas,

« Les sujets ne sont plus simplement des «opérateurs» rationnels. Ils sont des «acteurs» identifiés par un corps, un psychisme, une histoire, un rôle et un contrat particuliers et par les potentiels et les limites de leur constitution biologique. Ces acteurs ne sont plus, en conséquence, des calculateurs parfaits, mais des vivants recherchant des compromis acceptables. »⁽³⁰⁾

Si nous reprenons alors la dichotomie proposée par Monique Linard en l'appliquant à notre propos, on voit que les *métaphores « fondatrices » de ces trois modèles de la communication auquel nous venons de procéder nous permet pour les contraster davantage encore en un seul schéma et de dresser le tableau suivant :

Mécaniciste	Organiciste
<i>Télégraphe</i>	<i>Interaction</i>
<i>Inférence</i>	

On voit ainsi apparaître une quatrième case, dont le vide est comme l'appel à la construction d'un quatrième modèle, qui intégrerait les acquis des trois précédents, qui ne s'oublierait pas comme modèle, qui ne resterait pas ignorant de la *métaphore sur laquelle il serait immanquablement fondé et qui serait construit autour des fondements de la seconde option de la dichotomie de Monique Linard.

Gérard PIROTON ■

⁽²⁸⁾ Idem, page 13

⁽²⁹⁾ Voir son « monument », les quatre tome de La Méthode.

⁽³⁰⁾ Idem, page 13

Références bibliographiques.

ATLAN Henri

1979 Entre Cristal et Fumée. Essai sur l'organisation du vivant, Le Seuil, Paris

AUSTIN J-L.

1970 Quand dire, c'est faire. Paris, le Seuil

BAREL Yves

1979 Le paradoxe et le système. PUG, Paris

BATESON G., RUESCH J

1951 Communication et Société. (Communication. The Social Matrix of Psychiatry.

W.W. Norton & Company. 1951, 1968, 1987) Pour la Trad. Franç. Le Seuil 1988)

BATESON Gregory

1977 Vers une Écologie de l'Esprit. Tome 1. Seuil, Paris. (1972a, pour l'éd. orig.)

BATESON Gregory

1980 Vers une Écologie de l'Esprit. Tome 2, Seuil, Paris. (1972b, pour l'éd. orig.)

BATESON Gregory

1984 La Nature et la Pensée. Esprit et nature : une unité nécessaire. Le Seuil, La Couleur des Idées, Paris. (1979, pour l'éd. orig.)

BENVENISTE Émile

1966 Problèmes de Linguistique Générale. (tome I) Coll. Bibliothèque des Sciences Humaines, Paris.

1974 Problèmes de Linguistique Générale. (tome II) Coll. Bibliothèque des Sciences Humaines, Paris.

BERTALANFFY L. Von

1968 Théorie Générale des Systèmes. (General theory, foundation, development, applications. New York, G. Braziller, 1968) Pour la trad. Franç. Paris, Bordas. 1973. Réed. Dunod, Coll. Systémique. 1993

BOURGEOIS Etienne, NIZET Jean

1997 Apprentissage et Formation des Adultes, L'Éducateur, Presses Universitaires de France, Paris.

BRETON Philippe

1992 L'utopie de la communication, La Découverte, Poche, Essais, Paris, (et 1995, 1997)

BRUNER J.S.

1991 Car la Culture donne Forme à l'Esprit. De la Recherche Cognitive à la Psychologie Culturelle, Eshel, Paris.

CHARLIER Philippe, PIROTON Gérard

1995 Communication et Formation. Vers un dépassement des modèles de la transmission et du traitement de l'information? *in*: Recherches en Communication. N° 4, Louvain-la-Neuve.

DION Emmanuel

1997 Invitation à la théorie de l'information, Seuil, Points, Sciences, Inédit, Paris.

DOISE Willem

1993 Logiques Sociales dans le Raisonnement, Delachaux et Niestlé, Paris/Neuchâtel.

DUCROT Oswald

1981 Les Mots du Discours, Minuit, Paris.

GHIGLIONE Rodolphe

1986 L'Homme Communiquant, Armand Colin, Paris.

GHIGLIONE Rodolphe, TROGNON Alain
1993 Où va la Pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale. Presses Universitaires de Grenoble. « Vies Sociales ». Grenoble.

GRICE Paul H.
1979 Logique et Conversation in: Communications, N° 30, pages 57-72

JACOBSON Norman
1963 Essais de Linguistique Générale. I Rapports sur les fondations du Langage, Minuit, Paris. (rééd. Seuil, 1970)

JACQUES Francis
1990 Pragmatique, in: Encyclopedia Universalis. (pages 856-860)

JOHNSON Mark
1987 The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination and Reason. The University of Chicago Press, Chicago and London

LAKOFF George, JOHNSON Mark
1982 Metaphors and Communication, University of California, Berkeley Series A Paper N.97 December Reproduced by L.A.U.T.(Linguistic Agency of Tier. D-5500 TRIER

LAKOFF George
1985 Les métaphores dans la vie quotidienne, Minuit, Propositions, Paris. (1980 pour l'édition originale)

1987 Women, Fire and Dangerous Things, What Categories Reveal about Mind The University of Chicago Press, Chicago and London

LASWELL HC
1948 The Structure and Function of Communication in Society. in: "The communication of Ideas. Ouvrage collectif sous la direction de Lyman BRYSON, New York, Harper and Brothers.

MEUNIER Jean-Pierre
1994 Les théories de la Communication comme métaphores qui se réalisent, in: « Recherches en Communication », n°1, 1994, Louvain-la-Neuve, UCL/COMU.

MEUNIER Jean-Pierre, PERAYA Daniel
1993 Introduction aux Théories de la Communication, De Boeck-Wesmael, Coll. Culture et Communication, Bruxelles

MORIN Edgar
1991 La Méthode, Tome 4, Les Idées, leur Habitat, leur Vie, leurs Mœurs, leur Organisation, Le Seuil, Paris.

PIROTON Gérard
1994 Métaphore et communication pédagogique. Vers un usage délibéré de la métaphore à des fins pédagogiques. in: *Recherches en Communication*. N.2 Louvain-la-Neuve. Pages 73-88.

REBOUL Anne, MOESCHLER Jacques
1998 La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication, Le Seuil, Points, Essais, Inédit, Paris.

RECANATI François
1979 La Transparence de l'énonciation, Seuil, Paris.

REDDY Michaël
1979 The Conduit Metaphor. - A Case of Frame Conflict in our Language about Language." in: ORTONY A. (ed), Metaphor and Thought, Cambridge University Press, 1979 Pages 284-324

RICHARD J.-F.
1989 Les Activités Mentales. Comprendre, raisonner, trouver des solutions. Armand Colin, Coll. U, Psychologie Paris.

RICHARD J.-F., BONNET C., GHIGLIONE R.
1990 Traité de Psychologie Cognitive Tome II, Dunod, Paris.

SEARLE R. John

1972 Les Actes de Langage. Essai de philosophie du langage. Ed. Herman, Paris.

SEARLE John

1990 L'Esprit est-il un Programme d'Ordinateur? in: Pour la Science. N° 149 Mars 1990. Pages 38-44

SPERBER Dan, WILSON Deirdre

1989 La Pertinence, Communication et Cognition, Minuit, Coll. Propositions, Paris, (1986, pour l'édition originale, en anglais)

STENGERS Isabelle

1992 La Volonté de faire Science. A propos de la psychanalyse.

Laboratoires Delagrangé, Coll. Les Empêcheurs de Penser en Rond, Le-Plessis-Robinson.

VARELA Francisco

1983 L'Auto-Organisation: de l'apparence au mécanisme. in: DUMOUCHEL P. et DUPUY J.-P. L'Auto-Organisation. De la Physique au Politique. Colloque de Cerisy, Le Seuil, Coll. Empreintes, Paris.

WIENER Norbert

1948 Cybernetics. or Control and Communication in the Animal and the Machine. Ed Hermann, Paris-New-York.

WINKIN Yves

1981 La Nouvelle Communication. Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick. Textes recueillis et présentés, le Seuil, Points.

WATZLAWICK P., WEAKLAND J.H.

1981 Sur l'Interaction (the Interactional View, Norton, New York, 1977) Le Seuil, Paris. Traduit de l'Américain.

WITTEZAELE Jean-Jacques, GARCIA Theresa

1992 A la recherche de l'école de Palo Alto, Le Seuil, Coll. La Couleur des Idées, Paris.